





et plus précisément dans le travail institutionnel. Je veux juste ce matin, pour orienter le début de nos échanges en ateliers, nous donner quelques ingrédients sur les mouvements intrapsychiques et interpersonnels qui sont en jeu dans notre thème, ceux que nous avons évoqués en CA en construisant ces journées.

\*\*\*\*\*

### **Nos affiliations à des collectifs : origines dans le développement psychique, avatars dans toute la vie sociale**

Le dernier numéro de Souffles nous y a déjà introduits: Alain Aymard y rappelle comment avant même sa conception le petit d'homme est déjà pris dans des représentations imaginaires multiples, issues de deux lignées collectives. A la naissance, l'état de prématurité biologique propre à l'espèce humaine place le bébé dans une dépendance absolue vis-à-vis de tout ce qui régit la vie de ses premiers autres. Il est immédiatement situé dans l'histoire de ce groupe (l'aîné...le non-désiré...le ressemblant à un parent ou un conjoint haï ou adoré, etc...).

Cette question de sa place va rester pour lui une donnée majeure dans toutes les situations groupales qu'il aura à affronter tout au long de sa vie. C'est la question de la reconnaissance par l'autre, la nécessité de se conformer aux règles d'appartenance au groupe pour ne pas en être rejeté, à faire jouer le plus justement – ou le moins malheureusement !- possible avec l'attention nécessaire à soi-même, à son propre désir.

Nos vécus d'enfance s'inscrivent d'une façon indestructible, et il nous faudra toujours essayer de les reconnaître et nous en distancier, sans les idéaliser ni les diaboliser... Dans toutes les activités socialisées dans lesquelles nous nous inscrirons, va se rejouer cette histoire originelle de l'arrivée dans un groupe qui a ses valeurs, son histoire, et va nous accueillir avec une idée préconçue de la place qu'on va nous demander d'occuper. Et toujours nous aurons à éprouver à la fois l'espoir de pouvoir «faire équipe», œuvrer ensemble dans le même but, et la peur d'être rejeté, disqualifié, ignoré dans



notre vérité ...nous pourrions éprouver parfois la terreur de ne pouvoir que nous soumettre à une emprise (d'un autre, du groupe) au prix de renoncer à notre subjectivité...

Revenons au petit enfant, qui devra passer de la totale dépendance fusionnelle à l'autonomie en intégrant la présence d'un tiers (la fonction paternelle), en supportant l'inter-dit (la loi des interdits de l'inceste et du meurtre), tout en trouvant le chemin de sa propre liberté. Pendant ce chemin, il aura été confronté à des mouvements internes d'une intensité extrême (souvenons-nous de notre visite dans le monde affectif archaïque lorsque nous avons travaillé sur la haine).

Lorsque quelqu'un se trouve à vivre des difficultés importantes dans la place qu'il occupe, il se trouve en danger, car remis en présence de ces forces destructrices en lui, menaçant sa tranquillité interne. Cette destructivité va devoir devenir la matière première de sa créativité, de son humanisation, par un processus de transformation, on appelle cela symbolisation, qui passe forcément par la parole. *«L'être humain, nous dit Blaise Olivier, est quelqu'un qui, après avoir eu peur, après s'être méfié, a progressivement accepté de jouer le jeu de se constituer comme partenaire pour l'autre. Alors, on constitue les choses suffisamment bonnes pour pouvoir en faire quelque chose, c'est-à-dire un monde partageable.»*

Autre façon de dire ce que Paul Ricoeur énonçait dans «Soi-même comme un autre»: *«je suis appelé à vivre bien avec et pour autrui dans des institutions justes : telle est la première injonction...et s'estimer soi-même en tant que porteur de ce vœu».*

### **Idéalisation et culpabilité**

Celui qui a pu faire le travail intérieur de se situer par rapport à son passé, aux idéaux de son milieu, aux conflits inévitables de son présent, pourra travailler contre les préjugés sociaux qui font obstacle à l'altérité. Lutter contre un préjugé, par exemple, suppose de pouvoir supporter de rompre avec un consensus hérité, et l'obstacle à cela c'est la culpabilité. Créer un désaccord est



d'abord vécu comme une faute : en s'opposant au chef, on a peur de rompre l'unité idéalisée qu'il symbolise. Or, tant que l'institution est sacralisable, nous sommes valorisés d'y avoir notre place...si nos divergences mettent en difficulté ceux à qui elle a confié le pouvoir, l'idéal que nous avons intériorisé nous condamne...cette culpabilité opère pour paralyser le mouvement qui voudrait mettre en lumière les écarts entre des pratiques instituées et la finalité de l'institution...elle asphyxie dans le sujet sa parole symbolique, celle qui dirait en vérité son désir de vie. Le travail de désidérialisation et de déculpabilisation que nous avons à mener, pour libérer la parole sur ce qui nous fait vivre, ouvre plus largement la voie de l'ouverture à ce qui nous est différent : à l'altérité (à commencer par celle qui nous est intérieure !)

*Ainsi, le seul espace intérieur à bâtir est celui qui ne se fige ni ne se pose comme une intériorité fortifiée et faussement idyllique, mais à partir duquel on peut se risquer au-dehors et au-devant(F Boyer, id). Voilà le seul chemin qui peut nous écarter des dérives communautaristes ou sectaires, nous donner les outils pour les débusquer.*

\*\*\*\*\*

On pourra, à partir de là, affronter les questions que nous posons dans l'argumentaire : le travail groupal peut menacer ou étayer la singularité de chaque acteur...à quelles conditions ? comment déjouer l'indifférenciation, la langue de bois, le « ça va de soi », les replis frileux ? qu'est-ce qui permet de risquer le dialogue et l'écoute réciproque ?

\*\*\*\*\*

### **En psychiatrie, la mise à l'épreuve de la contenance groupale**

Les patients que nous rencontrons, eux, ont bien souvent connu des blessures primitives qui entravent tout ce processus que nous venons de survoler. Et la nature même de leurs troubles les met souvent hors des collectifs ordinaires dont ils dépendent souvent bien plus que nous pour leur survie. De la même façon que la rencontre singulière avec les malades mentaux nous met en demeure d'héberger dans notre psychisme leurs angoisses et leur défenses et



de les transformer (c'est tout le travail des psychothérapeutes, et de tous les soignants ou accompagnants), nos groupes, de soignants, d'aumônerie... vont immanquablement devoir vivre cette épreuve de devenir les hébergeurs, pour un temps, de ces souffrances de nos patients quant à leur place dans un collectif, et ces souffrances vont rencontrer ce qui s'y dépose aussi de la part de chacun d'entre nous, décuplant le défi d'avoir à lutter contre les forces de déshumanisation. Alain Aymard décrit le risque de voir s'amplifier, dans une institution, les rapports de pouvoir, les conflits interpersonnels à un tel point qu'on en oublie pour qui l'on est là...les institutions qui ont affaire à la psychose sont particulièrement vulnérables me semble-t-il à ce danger-là ; mais cette vulnérabilité est aussi une chance, car si l'on peut travailler à ce que *chaque décision difficile, chaque incertitude entre nous*, devienne pour le groupe *un instant précieux, un point de passage délicat comme une toile d'araignée déchirée que nous aurions à réparer de nos doigts*, (Frédéric Boyer, «*quelle terreur en nous ne veut pas finir*») alors ce groupe, appuyé sur sa capacité à se réparer sans cesse, deviendra plus apte à accueillir les patients et à réparer avec eux leur propre capacité de contenance. C'est ainsi que le travail en psychiatrie suppose lui-même des collectifs contenant et structurants, au service de ces petites institutions singulières formées, une à une, entre chaque patient et les personnes qui l'entourent. Le travail d'équipe, lieu de regards croisés, de confrontations, de disputes et de complicités, jamais protégé des dérives que nous avons évoquées, est l'outil majeur du travail en psychiatrie, outil qui mérite donc qu'on prenne soin de lui !... et se dessine ainsi la nécessité de dispositifs en poupées gigognes, au service d'une contenance solide et souple à la fois.

### **L'enjeu des groupes de parole pendant le stage : des anti-Babel**

Pour nous aujourd'hui, le défi va être d'entrer dans le jeu du travail groupal dans ces petits laboratoires que se veulent être les groupes de parole dans nos stages.

Ces groupes doivent être comme des anti-Babel : ce mythe de la tour de Babel représente une certaine forme d'unité entre les humains qui conduit à l'impasse : l'entreprise avorte et se perd dans la confusion. Blaise Olivier nous



disait que « *le mythe marque la fausse piste en nous rappelant que nous avons commencé par là, il nous sollicite à reconnaître et assumer cette primitive erreur, en sorte d'inventer par la suite des chemins qui correspondent au mouvement de la vie.* » Ce rêve de Babel, une tour à ériger jusqu'au ciel pour n'être pas dispersés, sans négociations, ni articulations, ni co-élaborations (bâissons une tour...briquetons les briques... bitumons le bitume...un *nous* qui n'est que fusion indifférenciée...), réalise le fantasme d'une toute-puissance narcissique primaire...qui ne fournit aucun repère pour supporter la réalité de l'altérité. Quand celle-ci se manifeste sous la forme du dieu qui interdit la fusion toute-puissante, rêvée et impossible, c'est la confusion, l'incohérence ! personne ne se reconnaît, ne se comprend,... et c'est en même temps le germe de la vie humaine, qui va émerger tâtonnante, à travers les interactions et les rapprochements appelés à se produire, et se construire dans la pluralité. Le mythe de Babel nous dit que cette contradiction ne nous quittera pas, à cause des origines. Nos petits laboratoires seront donc forcément habités eux aussi par tout cela à leur manière. Nous allons donc maintenant revenir un peu sur la méthode élaborative qui se veut justement un outil pour ce franchissement .

\*\*\*\*\*

Je formule pour nous tous, passagers embarqués ensemble pour le voyage de ces trois jours, cet espoir de Jean-Luc Nancy :

*Être est aussi simple et aussi vif, aussi violent et aussi simple, qu'un échange de regards, qu'une parole suspendue, qu'une esquisse s'effaçant dans le sable.*

*Il faudrait rendre sensible – à la peau, au cœur, à l'esprit , comment, en lui, tout projet s'abandonne et comment se déposent, peu nombreux mais irréductibles, quelques grammes, inscriptions, gravures, rayures-qui ne communiquent rien d'autre qu'une façon de trembler dans le discret et puissant mouvement d'être singulier pluriel.*